

Crise climatique. « Être capable de rêver »

Pierre Chapin

Le deuxième Village Climat décliné s'installe ce week-end aux Capucins, avec comme objectif d'engager les citoyens dans la lutte contre le changement climatique. Cette édition s'offre un invité de marque en la personne de Rob Hopkins, le fondateur du mouvement des Villes en transition.



Rob Hopkins donnera une conférence samedi, à 19 h, aux Capucins.

Le grand entretien

> Pourriez-vous définir le concept de villes en transition, dont vous êtes à l'origine ?

C'est le mouvement des communautés qui réinventent et reconstruisent le monde. On fait le constat que l'on se trouve dans une situation d'urgence pour le climat, la biodiversité comme la cohésion sociale, et que nous avons besoin de solutions audacieuses, imaginatives, à la hauteur du défi. C'est un mouvement positif, pragmatique et qui travaille au niveau local, car nous pensons que c'est l'échelle qui permet de faire changer plus rapidement les choses, d'être plus créatif, moins contraint par les lobbies et l'inertie politique. Les groupes de Transition rassemblent des gens très divers d'un même territoire et qui rêvent le futur que l'on peut encore créer et commencent à le construire. On a dit un jour que c'était davantage une fête qu'un mouvement de contestation...

> La transition telle que vous la défendez implique fortement les citoyens. Faites-vous le constat d'une impuissance politique ou d'un manque de volonté de nos dirigeants ?

Je pense que plus les leaders politiques sont puissants et moins il y a d'imagination. J'adore ce qu'il se passe à Barcelone, où ils bouleversent la politique pour affirmer que les décisions et les idées doivent provenir des habitants. Pour réussir la transition, pour déverrouiller l'imagination, il faut regarder ce qu'il se passe à Barcelone et d'autres « villes sans peur », regarder les assem-

blées citoyennes en Irlande et l'incroyable histoire de Rojava, en Syrie, où ils créent un nouveau modèle de démocratie. Et on doit se rendre compte que l'on ne peut pas attendre les politiques, mais se lancer nous-mêmes.

> Comment expliquez-vous que la population s'exprime, en majorité, pour la transition écologique, et qu'elle peine tant à changer sa façon de consommer ?

On se trouve dans un moment plein de potentiel, mais aussi vraiment dangereux. Je peux comprendre que pour des gens qui sont dans un tel stress, une telle anxiété, le moindre changement puisse ressembler à la goutte de trop. C'est pour cela que je plaide pour une approche plus coopérative, basée sur la narration d'un monde que l'on peut encore créer, tout en donnant aux gens plus de temps et d'espace, moins de pression. Une semaine de quatre jours, un revenu universel de base, un virage vers un modèle construit sur les territoires, où l'argent reste en local et qui crée vraiment de l'emploi : tout part de là. Les politiques, les notables doivent parler honnêtement de l'urgence climatique et on doit agir en conséquence, tout en reconnaissant que chaque crise est aussi une vraie opportunité. Au Royaume Uni, notre traduction de tout ça aura été l'accident du Brexit. Derrière ce Brexit, il y avait l'idée du « reprenons le pouvoir », qui peut servir à légitimer les communautaristes et les racistes, ou plutôt être vue comme une puissante demande pour un modèle économique plus résilient, qui donne au peuple plus de prise.

> Faut-il dès à présent préparer nos sociétés à vivre avec 2 ou 3 °C de plus ?

Le dernier rapport de l'IPCC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat)

indique que limiter la hausse à 1,5 °C est toujours possible, mais seulement avec « des changements rapides, de grande envergure et sans précédent dans tous les aspects de notre société ». Cela peut être vu comme une terrible épreuve, ou comme une opportunité historique de se réinventer. Oui, on doit aussi se préparer pour une hausse de 2 à 3 °C, mais tous ces scénarii sont effrayants. Je veux utiliser chaque moment de ma vie pour faire en sorte que ça n'arrive pas.

> Quel regard portez-vous sur la situation française, dont l'économie reste très carbonée ? Comment changer de modèle sans appauvrir davantage les plus fragiles ?

On doit commencer dans chacune de ces « communautés d'ancrage », les universités, les hôpitaux, les principaux utilisateurs de l'argent public, avec un modèle où l'on crée des coopératives pour que, dans les faits, on aboutisse à des centaines de petites coopératives sur le pays, détenues par la communauté, afin que l'argent reste dans cette communauté. C'est ce qui se passe dans la plupart des villes les plus pauvres, et principalement noires, des États-Unis : à Jackson, Détroit, Cleveland... Si le gouvernement français déclarait l'urgence climatique et agissait en conséquence, cela nécessiterait un plan d'action visant à fermer les industries les plus nocives, mais qui utiliserait son potentiel économique pour en créer de nouvelles.

> Êtes-vous optimiste sur une réelle prise de conscience de ces enjeux ?

Notre espèce vit pour survivre. On n'est pas, par nature, suicidaires, mais on a tendance à tout reporter au lendemain. Bien sûr que c'est possible. Mais il faut d'abord être capable de le rêver.

De Totnes aux quatre coins du monde

Rob Hopkins, né à Londres en 1968, enseigne la permaculture depuis 2001. C'est avec ses étudiants de Kinsale, en Irlande, qu'il crée, en 2005, le modèle de Transition, qu'il applique, dans la foulée dans la petite ville de Totnes, où il vient de s'installer. En 2007 est officiellement lancé le Réseau Villes en transition, qui recense aujourd'hui plus de 2 000 initiatives dans le monde, en 50 pays, dont 150 en France, réunies dans le réseau International de la Transition.

Ce mouvement vise à « inciter les citoyens d'un territoire (bourg, quartier d'une ville, village...), à prendre conscience, d'une part, des profondes conséquences que vont avoir sur nos vies la convergence du pic du pétrole et du changement du climat et, d'autre part, de la nécessité de s'y préparer concrètement ». Il milite notamment pour réduire fortement la consommation d'énergie et la production de CO2, relocaliser l'économie et renforcer les solidarités et la coopération entre l'ensemble des acteurs d'un territoire.

Village Climat décliné : « Passer à l'action »

Une trentaine de structures représentées autour de six grandes thématiques : Plan climat, énergie, habitat, déchets, mobilité et consommation. Le Village Climat décliné a un objectif assez simple : faire découvrir aux citoyens, les acteurs du territoire engagés dans la transition énergétique. Et mettre en valeur les solutions concrètes permettant de lutter contre le dérèglement climatique.

Si la proposition peut paraître un poil austère pour un week-end en famille, les organisateurs (Brest métropole, l'Ademe Bretagne et Ener'gence) l'assure : l'événement se veut accessible à tous, même aux plus jeunes, grâce à une programmation résolument ludique. Outre les ateliers et conférences, les plus jeunes pourront ainsi

profiter du spectacle « Ogre » de la compagnie Balloon Folies samedi et dimanche, à 15 h 30, mais aussi des petits chevaux sulky à pédales, de jeux de construction et de billes avec Dézépion ou encore d'animations maquillage.

« Après-demain » en avant-première

Parmi les temps forts du week-end, figure, bien sûr la conférence-rencontre avec Rob Hopkins, samedi, à 19 h. Mais l'auditorium des Capucins accueillera également deux projections, en avant-première, du film « Après Demain », de Cyril Dion. Comme son nom l'indique, ce film est le prolongement de « Demain », le documentaire plébiscité il y a deux ans et revient sur les initiatives que ce

dernier a pu inspirer.

Enfin, notons que ceux qui veulent s'impliquer dans la rédaction du deuxième Plan climat de la métropole pourront participer à deux ateliers dédiés, le dimanche à 10 h 30. Les questions évoquées : « Sur quels sujets faut-il davantage travailler pour amplifier l'action de la métropole ? » et « Quelles actions sont à développer pour que les citoyens et les acteurs locaux s'engagent davantage ? ».

Les 1^{er} et 2 décembre, de 13 h à 19 h, aux Ateliers des Capucins. Gratuit. Ateliers sur inscription au 02 98 33 50 50.